

université

de paris x . nanterre

tropismes

le fantasme

centre de recherches
anglo . américaines

n°3
1987

AMBIGUITÉS DU FANTASME (DANS UNE PERSPECTIVE LACANIENNE)

A l'article « fantasme », le vocabulaire de psychanalyse de Laplanche et Pontalis donne la définition suivante: « scénario imaginaire où le sujet est présent et qui figure, de façon plus ou moins déformée par les processus défensifs, l'accomplissement d'un désir, et en dernier ressort d'un désir inconscient. »

Un des intérêts d'évoquer au départ cette définition est qu'elle permet peut-être de saisir, comparativement, l'accentuation sensiblement différente qu'une perspective lacanienne introduit dans la question du fantasme.

Le thème de l'ambiguïté — des ambiguïtés — convient sans doute à cette question du fantasme — au-delà de ce qui serait une commodité de présentation — comme une propriété essentielle, constitutive de son espace. On pourrait en trouver déjà une sorte d'intuition dans l'aspect protéïforme inhérent au fantasme. Mais l'ambiguïté pourrait apparaître aussi à un point de vue si l'on veut plus externe: qu'on pense à la délicate question de l'emploi du fantasme, de son usage à trouver.

De plus, comme on le verra, le terme lui-même d'ambiguïté peut se retrouver, quoique non thématé, au moins d'une certaine manière chez Freud, et dans Lacan.

Il est nécessaire de suspendre ici la connotation péjorative du terme d'ambiguïté, et d'en interroger la notion. D'après les dictionnaires, on peut dégager deux sens du mot: est ambigu, d'abord, ce dont le sens est incertain — comme, par exemple, une « réponse ambiguë ». D'autre part, c'est « ce qui participe de deux natures différentes » — comme lorsqu'on dit: « un caractère ambigu ».

Ce dont le sens est incertain pourrait conduire à un point de vue « linguistique » — à la question de la polysémie et de l'homophonie. Mais on laissera de côté cet angle, qui renverrait, dans l'analyse, moins directement à la question du fantasme qu'à celle des différentes sortes d'équivoque dont use la pratique interprétative.

On suivra plutôt les deux sens du mot pour tenter de dégager deux types d'ambiguïté — qui semble-t-il conviennent tous deux au fantasme. Dans l'un, le douteux, l'incertain résultent d'une collusion ou d'une confusion. Dans l'autre type, celui de « la participation à deux natures différentes », peut se rejoindre, d'une certaine manière, le premier type quant au résultat : une sorte de brouillage. Mais il résulte, lui, de la dynamique d'une occultation réciproque.

Distinguer ces deux types d'ambiguïté amène aussi à dégager que la pratique analytique, en ce qui concerne le fantasme, n'y apporte pas la même réponse : à la confusion ou à la collusion répond que des distinctions s'opèrent. A l'occultation réciproque répond plutôt la nécessité d'en déplier et d'en produire la « logique ».

Le terme d'ambiguïté comporte aussi dans la langue un sens sexuel, que l'on mentionne ici sans se hâter d'aborder par lui la question du fantasme — ce sens sexuel étant, paradoxalement peut-être, trop « non-ambigu ».

Par contre, on peut relever que le propos présent sur le fantasme ressemble éventuellement à un « ambigu ». On disait un « ambigu comique » pour une pièce de théâtre où étaient mêlés plusieurs genres (ce dont garde trace le nom du « Théâtre de l'Ambigu »). Et surtout, un ambigu, c'était un repas « où on servait à la fois tous les mets et le dessert ». En l'occurrence, il s'agit d'un mélange entre : les éléments du discours de Freud et de Lacan, et des hypothèses — en réservant pour la fin le plus difficile, peut-être, à aborder.

« Un enfant est battu », tel est donc l'exemple princeps de Freud¹ en ce qui concerne le fantasme — exemple dont il faut repartir. Dans les variantes dont il est susceptible et dans leur combinatoire, la phase proprement inconsciente du fantasme — saisie par l'analyse ou reconstruite par l'interprétation — est, identique dans les deux sexes, « je suis battu(e) par mon père ».

Pour en faire saisir autrement l'inflexion, ou la vacillation, évoquons ce que pourrait dégager une interprétation, par exemple, dans un registre analogue : que « ça change quand c'est un homme qui tient le fouet ».

Avec cette phase inconsciente du fantasme — « je suis battu(e) par

mon père» — on est tout de suite au centre des difficultés, puisque s'y accrochent (au moins à un certain niveau) les questions du masochisme, celle de la «position féminine par rapport au père», la manière dont se frôle, au moins du côté masculin, l'homosexualité — qu'il y ait ou pas, d'ailleurs, constitution pour le sujet d'une perversion. (On reviendra plus loin sur le fait que Freud interprète le fantasme comme une cicatrice de l'Œdipe).

Quant à la formule lacanienne du fantasme, c'est (comme on sait) l'algorithme $\$ \diamond a$. Le poinçon — commençons par lui — y indique tous les rapports possibles, et peut se décomposer en deux opérations. $\$$, c'est le sujet, «barré», c'est-à-dire le sujet en tant qu'il vacille, dérape, et est confronté à sa propre disparition (quoique, on le verra, d'une manière multiforme). On en trouverait un écho imaginaire, par exemple, dans les rêves où «on se casse la gueule» (écho manifeste au moins dans un des sens de cette expression). Enfin, dernier élément de la formule lacanienne: au-delà de sa vacillation et de sa disparition, le sujet se soutient d'un objet, «a».

L'objet a, si central dans sa perspective lacanienne, est abordé et déterminé de multiples manières dans la théorie, mais il est aussi, dans le cours même de l'analyse, élaboré à différents niveaux, à mesure de l'exploration par l'analysant de l'espace du fantasme. Rappelons les déterminations fondamentales que Lacan en donne dans *La Troisième*²: c'est à la fois «l'objet premier», et «l'objet dont on n'a pas d'idée». On en a d'«idée» que dans ses «éclats», par leur spécification dans les différentes zones corporelles où se déterminent les différentes pulsions partielles. D'où, à ce niveau, la liste des objets a principaux: «objet de la succion, objet de l'excrétion, regard et voix».

A d'autres niveaux, pour prendre par exemple les choses au plus «sublime», se poserait du côté masculin la question de savoir si ce peut être une femme. Question dont l'amour courtois — dans sa tentative d'incarner l'objet dans une «dame» — illustrerait (ainsi d'ailleurs que certaines de ses reprises par les surréalistes) les difficultés.

Dans l'analyse, à un autre niveau encore, l'objet du fantasme se présente plutôt comme un montage de plusieurs pulsions partielles, une combinaison où jouent d'ailleurs leur rôle les avatars des différentes pulsions. Mais ces différents objets des pulsions partielles n'ont pas, dans ce qui constitue l'objet du fantasme, la même fonction — ce qui ramène à la question de l'objet a et de son élaboration dans l'espace du fantasme.

Si l'on revient maintenant à « on bat un enfant », il apparaît que le fantasme s'y compose — d'une manière qui est minimale — d'une phrase (« on bat un enfant »), et de la présence inéliminable du regard. Qu'il s'agisse minimalement d'une phrase, plutôt que d'un scénario, rend possible, dans l'analyse, la formulation du fantasme.

A propos du regard, on pourrait évoquer d'autres exemples, dans des registres d'ailleurs tout à fait divers du fantasme : par exemple, ce qui s'énonce dans des formules comme « j'ai besoin de ton regard ». Mais ce qui se dit là n'est simple, bien sûr, qu'en apparence, et il en irait de même dans les autres registres.

Mais il nous est maintenant possible de dégager deux des ambiguïtés essentielles à l'espace du fantasme.

Tout d'abord : l'écriture lacanienne du fantasme, certes, rend définissable un « moment du fantasme », qui est souvent décrit comme « battement à éclipse », et qui est le passage du sujet dans l'objet. Mais cette sorte d'alternance pourrait se décrire aussi comme ce qui se produit d'ambiguïté entre le sujet et l'objet. Leur distinction, pour avoir eu lieu, n'en est pas moins, d'une certaine manière, brouillée. Il y s'agit, sans doute, pour le sujet, d'un « y être et ne pas y être », ou d'un « l'être et ne pas l'être » (l'objet) — d'une manière plus accentuée, sinon plus apparente, que d'un « l'avoir et ne pas l'avoir ».

(Lacan insiste, dans le Séminaire *Le Désir et son interprétation*, sur l'importance, dans la pratique analytique, de repérer cette manière dont le sujet est dans l'objet : il y est dans le « trait de coupure »).

L'autre ambiguïté concerne le statut des objets *a*, qui sont entre le sujet et l'Autre. Leur désignation par la lettre « a » dénote d'ailleurs cette ambiguïté du côté de l'Autre. Ainsi, à propos du « sein » (mais on en décrirait d'autres modes à partir des autres objets pulsionnels), le « plan de coupure » passe entre la mère et le sein. D'ailleurs, à réévoquer cette question dans le Séminaire *La Logique du Fantasme*, Lacan utilise le terme d'ambigu : « le a est ce quelque chose d'ambigu... (par exemple) le sein, cet objet (...) qui pour être plaqué, accroché comme en surface, comme parasitairement à la façon d'un placenta, reste ce quelque chose que peut légitimement revendiquer comme son appartenance le corps de l'enfant »³.

Revenons à l'ambiguïté entre le sujet et l'objet.

(Elle relève, dans la topologie lacanienne⁴, de l'espace (mœbien) du cross-cap : de l'ineffectué de sa scission, ou plutôt, sans doute, de l'effet que l'on pourrait aussi appeler ambigu du tour simple, qui sans scinder la figure

en deux parties, produit un effet de « lambeau »⁵.)

Ce que Lacan a articulé dans la *Logique du Fantasme*, c'est, d'abord, que ce que nous appelons ici ambiguïté entre le sujet et l'objet, relève d'une logique, qui dessine en même temps les contours, ou les arêtes, de l'exploration analytique du fantasme.

Son départ est que, de l'inconscient, résulte, pour un sujet, la nécessité de choisir entre « je ne pense pas » et « je ne suis pas ». Lacan figure d'abord cette disjonction comme les deux bras d'une équerre. Cette équerre est dissymétrique, parce qu'elle comporte un choix forcé. En effet, pour le sujet, « je ne pense pas » y est d'abord l'option la moins pire. Puis l'équerre produit plutôt une sorte de boîtement : au choix forcé succède l'occultation réciproque des deux branches.

Si l'on reconnaît dans ces deux branches les deux composantes oscillantes du fantasme (le sujet et l'objet), il semble bien que la formalisation avec laquelle Lacan engendre l'équerre formalise du même coup ce que nous appelions le type dynamique de l'ambiguïté. Lacan s'appuie sur la loi de Morgan $\overline{A \cap B} = \overline{A} \cup \overline{B}$ (la non intersection de A et de B équivaut à la réunion de leur négation). En prenant cette équation en sens inverse, on pourrait donc y lire : l'oscillation (qui serait celle du moment du fantasme, par exemple) résulte de l'intenable de l'intersection, c'est-à-dire de l'ambiguïté du statut du sujet par rapport à l'objet.

Toutefois, ce que la logique du fantasme disjoint ne se réduit pas ainsi à l'ambiguïté du sujet et de l'objet. Ce qui apparaît sur chacune des branches de l'équerre, c'est, en fin de compte, à l'extrême, un « pas-je » différent. Reprenons : ce que l'équerre disjoint, c'est d'un côté le ça et de l'autre l'inconscient. Du côté de l'inconscient, le sujet vient s'affronter au a (par exemple dans l'exploration analytique du fantasme). Mais le a ne divise le sujet (comme on le dit souvent dans le discours lacanien) que pour autant qu'il vient se placer du côté de cette branche de l'équerre — c'est-à-dire pour autant seulement qu'il apparaît « solidaire »⁶ de la division — de la disjonction — du sujet.

Du côté du ça, le « pas je » renvoie à la grammaire comme ressource pour le pulsionnel avant toute subjectivation. (On retrouve ici, par exemple, l'importance pulsionnelle de la combinatoire grammaticale issue de la phrase « on bat un enfant »).

De l'autre côté de l'équerre, se pose alors la question : qu'est-ce qui, de l'inconscient, où le sujet d'abord se diffracte, fait que le sujet rencontre sa disparition, ce « pas je » ?

L'ajustement progressif de notre présentation rejoint d'une certaine manière ce qui peut être une ambiguïté de l'expérience subjective. Ceci vient de ce qu'est en jeu dans le fantasme un autre élément, qui n'apparaît pas d'abord dans l'écriture \$ ◇ a, à savoir le phallus.

(Phallus imaginaire ou phallus symbolique? Une autre ambiguïté possible se profile ici – celle des bricolages de la fonction phallique avec du phallus imaginaire. Elle renverrait aussi à la question du symptôme).

En fait, c'est par rapport au signifiant phallique que le sujet rencontre sa disparition (c'est-à-dire un trou topologique): soit que le phallus ne soit pas disponible là où on le cherche, soit qu'il comporte à sa manière un aspect quasi traumatique. (Nous laissons ici de côté le cas des autres traumatismes).

(Déjà, dans la topologie du cross-cap, la figure même du cross-cap avant sa scission voulait dire qu'il s'agissait d'un espace où il y avait du phallus).

Dans la Logique du Fantasme, telle que la dessine Lacan, l'équerre se complète par un « coin quart », et l'exploration de l'espace du fantasme s'inscrit dès lors sur un rectangle. De l'espace du fantasme font partie non seulement le phallus mais aussi l'articulation de sa fonction. La constitution du rectangle lève donc l'ambiguïté concernant l'inhérence de la fonction phallique à l'espace du fantasme. (On retrouve bien ici ce que dit Freud dans « On bat un enfant », que le fantasme est une cicatrice de l'Œdipe, puisque l'Œdipe élabore la position, la provenance du phallus).

Mais cette inhérence du phallus à l'espace du fantasme comporte aussi la conséquence inverse que le fantasme constitue, par rapport au phallus et à sa fonction, la voie d'accès. « Il n'y a pas » pour le sujet « d'autre entrée dans le réel que le fantasme »⁷ (la question du réel recoupant ici celle du phallus). On voit donc l'intérêt stratégique et tactique de l'accès au fantasme lui-même – dans la névrose, par exemple, le sujet n'y ayant qu'un accès le plus souvent partiel et difficile.

(Il y a là cependant, aussi, de l'ambiguïté. En effet, l'usage du fantasme comporte un versant de défense – bien noté dans la définition de Laplanche et Pontalis – contre le désir – défense variable selon les structures: il s'agit dans la phobie du « désir prévenu », dans l'obsession du « désir impossible », dans l'hystérie du « désir insatisfait ». On pourrait dire de ce versant qu'il risque à la limite de trop bien réussir, et donc que le jeu de l'ambiguïté reste là, de ce point de vue, encore préférable).

La formule de Lacan: « le fantasme vient à la place du réel »⁸ peut sans doute s'entendre de plusieurs manières. Dans la mesure où la question

du «réel» recoupe celle du phallus, elle peut renvoyer à l'inscription de ce qu'il y a de réel dans le fantasme, c'est-à-dire à celle de la fonction phallique. Elle peut aussi renvoyer au rôle du phallus, sans que soit levée l'ambiguïté quant à son inhérence à l'espace du fantasme et quant au refoulement. Mais, dans la mesure où la question du réel ne se limite pas à celle du phallus, elle pourrait évoquer un registre de réponse aux différents traumatismes (non pas que le problème de l'inhérence ou pas du phallus cesse de se poser, mais la question devient de savoir à la place de quel «réel» vient alors le fantasme).

Ce qui n'apparaît pas, dans la définition que Laplanche et Pontalis donnent du fantasme, c'est surtout, sans doute, la fonction de «cause du désir» que peut prendre l'objet du fantasme.

Lacan emploie ce terme de cause en s'appuyant là sur son usage aristotélicien: il s'agit de la cause matérielle. On pourrait, pour illustrer, reprendre la comparaison avec un robinet, cause du flux ou de son absence. On s'arrêtera plutôt à l'exemple que donne ce que Lacan tire de *Bel Ami*⁹. Il s'agit de ce passage où, dans un dîner en cabinet particulier, «les huîtres d'Ostende furent apportées, mignonnes et grasses, semblables à de petites oreilles enfermées dans des coquilles, et fondant entre le palais et la langue, ainsi que des bonbons salés. Puis, après le potage, on servit une truite rose comme de la chair de jeune fille, et les convives commencèrent à causer». Lacan le commente ainsi¹⁰: «L'huître à gober qui s'évoque de l'oreille que Bel Ami s'exerce à charmer, livre le secret de sa jouissance de maquereau. Sans la métonymie qui fait muqueuse de cette conque, plus personne de son côté pour payer l'écot que l'hystérique exige, à savoir qu'il soit la cause de son désir à elle, par cette jouissance même». On retrouve bien, dans cet exemple, un faisceau de pulsions — y jouent particulièrement l'objet oral, l'objet féminin, l'objet de la pulsion invocante — dont la combinaison organise pour Bel Ami de l'objet de fantasme. Qu'il y jouisse, soutient suffisamment son désir pour le faire apparaître à Madame Forestier comme désirant: qu'il cause ainsi son désir à lui, cause son désir à elle.

La cause du désir apparaît comme ce qui soutient le désir, en lui donnant un support différent de lui-même. A la limite, à l'accentuer, c'est un «leurre», mais un leurre pour le désir lui-même, une possibilité qu'il vienne se poser.

Or, la cause du désir apparaît elle-même comme le lieu d'une ambiguïté fondamentale (la troisième ambiguïté majeure peut-être dans l'espace du fantasme): d'une collusion entre l'objet et le phallus — que l'on peut

retrouver d'ailleurs à différents niveaux de l'élaboration de l'objet. Dans cette collusion, ou bien l'objet peut masquer le phallus, qui se trouve refoulé, ou bien l'objet et le phallus tiennent solidairement.

En fait, dans l'effectivité du désir, l'objet du désir «se distingue de sa cause» (soit alors: du phallus). Pour un homme, désirer une femme illustre cette distinction. Elle est moins évidente du côté féminin, dans la mesure où une femme peut trouver, avec le sexe d'un homme, à la fois le signifiant et l'objet. Mais l'organe masculin en tant que signifiant n'y coïncide pas avec l'organe en tant qu'objet. (Pour le dire autrement, ce n'est pas exactement la même ligne qui s'y pose en tant que signifiant et en tant qu'objet). Ici la distinction de la cause et de l'objet passe par la levée de l'ambiguïté entre le phallus imaginaire — qui reste d'une certaine manière lié à la forme —, et le phallus symbolique — lié à la signification. Elle peut se produire par d'autres voies, d'autres occurrences, sans que leur collusion cesse au niveau du fantasme. Qu'à l'analyse, cette collusion puisse se saisir au niveau même de l'objet du fantasme — par exemple à la faveur d'un rêve où l'objet et le phallus apparaissent à côté l'un de l'autre, dans une sorte de parataxe — et s'ouvrent, non seulement la possibilité de la distinction du phallus et de l'objet à ce niveau, mais aussi la question de leur jeu l'un par rapport à l'autre, de leurs rapports «incommensurables», voire de ce que suppose d'acte telle ou telle position de leurs rapports.

(Topologiquement, on retrouve ici la scission du cross-cap et son effet de «chute de la cause du désir»: d'un côté la partie «a», découpée autour du point central du phallus, en emporte si l'on veut l'empreinte-évanescence. Mais c'est du côté de l'autre partie, celle de la bande mœbienne du sujet, que reste «le stable de la mise à plat du phallus»¹¹.

L'ambiguïté de la cause du désir une fois levée, se continuent la question du phallus et celle de l'objet — alors à diverses places chacun dans la figuration en rectangle de la logique du fantasme.

Du côté du phallus, le sujet se fait castration et le phallus devient l'organe d'un défaut — défaut d'une jouissance qui serait «unifiante dans la conjonction de deux êtres de sexe différent».

Du côté de l'objet, se pose la question de la jouissance en jeu: c'est celle sur laquelle «se branche toute jouissance», celle qui fait relance (un des sens possible de l'expression «plus de jouir»). Au niveau de l'objet de la castration, il s'agit de la jouissance qui est au-delà de celle qui est obtenue. Elle rejoint, s'appuie sur celle qui est prélevée par le suspens de la masturbation masculine. Et elle renvoie en fin de compte à ce qui

est perdu de la jouissance du fait des premières coupures constitutives du sujet.

Récupérer le reste de la jouissance, en tant qu'il est aussi confondu avec la jouissance de l'Autre, tel est le noyau de la question « perverse ». (Dans le passage à l'acte pervers, sont interrogés les objets partiels, dans une tentative de ramener par eux la jouissance dans le corps). L'exploration de l'espace du fantasme passe par celle des traits pervers du sujet — que leur destin soit pervers ou névrotique. La jouissance tenue pour perverse fait aussi question dans la névrose, mais elle ne s'éclaire, dans le dépliement de la logique du fantasme, que par l'interrogation portée sur la perversion. (Cette interrogation vise toujours la perversion, comme étant celle de l'Autre, par nécessité de structure, puisque la jouissance en jeu y est principalement confondue avec celle de l'Autre. Mais il est impossible d'y viser en fait ce qui serait la perversion de l'Autre, puisque cette visée ne peut que coïncider avec celle de la « perversion » du sujet).

Ce qu'éclaire la question de la perversion est la nature de la jouissance en jeu dans le fantasme : d'un côté, elle réactive la question de l'objet perdu et de son reste. De l'autre côté, dans la logique du fantasme, apparaît qu'elle tire sa ressource du ça, c'est-à-dire de la structure grammaticale : c'est une « jouissance de parole » — même si la perversion proprement dite accentue l'aspect « réel » de l'objet plutôt que son rôle possible de passage, de métaphore du désir (qu'on pense au rôle du regard dans le voyeurisme et l'exhibitionnisme, par exemple, en le comparant à l'échange des regards et au rôle du regard dans le désir amoureux).

Au niveau de la cause du désir, la jouissance tenue pour perverse joue de manière ambiguë par rapport au sexuel. C'est à propos de cette ambiguïté que Freud évoque¹² « la promesse faite par les trois sorcières à Banquo », ce que le traducteur (de Freud) commente en note par : « autrement dit c'est ambigu ». L'objet a, dit Lacan, est « a-sexué »¹³.

Cette jouissance tenue pour perverse, l'analyse non seulement l'éclaire, mais, d'une certaine manière, la retire. Elle en confirme aussi la reprise possible pour « son emploi vrai, qu'il en soit ou non fait usage ». Ainsi, par exemple, pour l'érection, qui est à situer plutôt sur le chemin de la jouissance que directement dans celui du désir (même si l'érection peut aussi faire cause de désir, par exemple dans un entrelacs analogue à celui de *Bel Ami*...).

Venons maintenant à un dernier versant de l'ambiguïté dans l'espace du fantasme : celui qui joue entre l'objet a et l'Autre. La pulsion, à viser

l'Autre, tourne en fait autour de l'objet. A un autre niveau, le sujet, à viser l'Autre sexué, y trouve d'une certaine manière « l'objet ». D'où une confusion d'une certaine manière nécessaire entre l'objet et l'Autre. (Dans l'analyse, cette question est essentielle, puisque l'analyste à la fois soutient la place de l'Autre et se prête à faire support de l'objet qui cause le désir de l'analysant).

Mais l'Autre n'est pas l'objet (et tenter de l'y réduire fait apparaître diverses difficultés). Et inversement, l'objet n'est pas l'Autre. (Au niveau où l'amour courtois en porte la question, l'objet serait moins une femme, une « dame », que ce qui peut s'atteindre à lui faire l'amour).

Cette ambiguïté de l'objet et de l'Autre peut se présenter comme le fait que l'objet et l'Autre sont en jeu ou atteints à la fois. Mais, plus généralement, il apparaît qu'elle provient de ce que l'objet fonctionne comme « substitut » de l'Autre — la logique de la substitution comportant là aussi la double possibilité de prendre la place, de cacher, ou de faire « moyen ».

Il apparaît aussi que l'objet pouvait servir à cacher une (dernière) ambiguïté, au niveau même de l'Autre: l'objet semble assurer l'Autre, là où il s'agit de son « vide » — de ce que Lacan écrit \mathbb{A} — et là où le rapport de l'objet et de l'Autre se joue donc aussi avec le signifiant de cet Autre « barré » — avec ce que Lacan écrit $S(\mathbb{A})$. Il s'agit, avec $S(\mathbb{A})$, de « ce qui s'opère chaque fois qu'un nom propre est prononcé »¹⁴.

Lacan reconnaissait¹⁵ la fonction de l'objet a dans certains passages du film de Godard *Made in USA*: chaque fois qu'un nom propre va y être dit, un bruit, par exemple un bruit d'avion, vient le couvrir et le rendre inaudible.

Le « signifiant de l'Autre barré » veut d'abord dire que, par son nom, qui le relie au langage, l'Autre est, lui aussi, tout autant que le sujet, « marqué du signifiant » et lié aux effets du langage: en particulier, il est vidé de la « chose », c'est-à-dire de la jouissance mentionnée plus haut comme celle qui est initialement perdue. Mais à un autre niveau, $S(\mathbb{A})$ veut dire aussi « le signifiant d'un manque dans l'Autre », et, à prendre ce manque au plus radical, comme manque de signifiant, il s'agit des traumatismes. Pour un sujet, le nom propre d'un Autre recèle aussi cette dimension du traumatique (perceptible, sans doute, dans *Made in USA*: sous une allure chandlerienne).

Dans l'analyse, on retrouve là les traumatismes essentiels, (et en particulier, pour tout sujet, qu'il n'y ait pas de rapport sexuel articulable dans la structure).

Ce rapport du sujet à l'Autre — à l'Autre comme traumatique —

était ce qui poussait, et est ce qui pousse nécessairement au fantasme.

Les différentes ambiguïtés constitutives de l'espace du fantasme se laisseraient donc résumer comme (pour un sujet) «l'ambiguïté qui lie son désir à l'Autre» – le terme d'ambiguïté se trouvant là explicitement sous la plume de Lacan, à la fin de son résumé, pour les Hautes Études, de « La Logique du Fantasme ».

François BAUDRY

Université de Paris VIII - Saint Denis

NOTES

- 1 S. Freud, « Un enfant est battu », in *Névrose, Psychose, Perversion*, PUF, 1973.
- 2 *Lettre de l'E.F.P. n° 16*.
- 3 J. Lacan, Séminaire *La Logique du Fantasme*, 14 juin 1967 (notes personnelles).
- 4 Je mentionne entre parenthèses les références topologiques qui restent ici allusives.
- 5 J. Lacan, « L'Etourdit », in *Scilicet 4*, Seuil, p. 42.
- 6 J. Lacan, *Résumé*, pour les Hautes Études, de *La Logique du Fantasme*.
- 7 Ibid.
- 8 Ibid.
- 9 Maupassant, *Bel Ami*, Folio-Gallimard, p. 111.
- 10 J. Lacan, *Radiophonie*, in *Scilicet 2/3*, Seuil, p. 71.
- 11 J. Lacan, « L'Etourdit », *Scilicet 4*, p. 44.
- 12 S. Freud, « Un enfant est battu », op. cit., p. 227.
- 13 J. Lacan, *Encore* (Seuil), p. 115.
- 14 « Dialectique du Désir et Subversion du Sujet », in J. Lacan, *Ecrits* (Seuil), 1966, p. 115.
- 15 Ce dont je dois la relation au témoignage de Michèle Montrelay.